

Le Découragement

JOANNE ANTON

Le Découragement



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2011

*Nous devons avoir chaque fois au moins la
volonté d'aller jusqu'à l'échec.*

THOMAS BERNHARD

En couverture : Alberto Giacometti, *Le Mannequin*, 1932-
1933. Photographie : Marc Vaux. Centre Pompidou – MNAM
– Bibliothèque Kandinsky – Fonds Marc Vaux. © Succession
Giacometti, ADAGP, Paris, 2011.
© Éditions Allia, Paris, 2011.

EST-CE possible d'écrire sur le découragement tandis que l'on se décourage du moindre mot que l'on écrit ? Le mieux, le moins pire serait de traiter la question par une marche en crabe. Lentement, avec les pinces de la langue, s'approcher, alors que l'on aurait l'air de se diriger ailleurs. Par exemple dans une histoire. On ne pourrait pas inventer une histoire dans cet état. On se servirait d'une influence. À cause du découragement profond, on aurait perdu nos moyens et surtout nos illusions de fabriquer quelque chose avec la langue, surtout une histoire. Cela ferait longtemps, des semaines entières, que le découragement nous aurait travaillé, mâché, mordu au corps et à la pensée, et on n'aurait plus tellement de consistance pour assumer un récit. On chercherait à le mettre sous la protection d'une influence qui résulterait de la dernière lecture marquante pour notre esprit. Aussi maladivement découragé qu'il soit, cet esprit n'aurait pas perdu le goût des autres proses, seulement celui de la

sienne et de tout ce qu'il produit : réflexions, souvenirs, actes, rêves, perceptions. On continuerait de penser, malgré tout, dans l'absence de possibilité autre. On penserait à *Marcher* de Thomas Bernhard. À partir de là, on verrait si c'est possible d'écrire sur le découragement tandis que l'on se décourage du moindre mot que l'on écrit. On commencerait sans plus tarder. On aurait l'impression d'avoir éloigné de quelques centimètres de soi le découragement, l'impression avant de se lancer de pouvoir se lancer et on se penserait moins découragé que dix minutes auparavant, quand il nous semblait impossible de faire quoi que ce soit. On aurait peut-être piégé le découragement en décidant d'écrire sur lui. On commencerait sur ce faible espoir.

On ne se décourage pas spécialement le lundi et le mercredi, écrit-on, non, les jours ne sauraient être ici sélectionnés à l'avance, mais il est vrai que l'on n'a pas d'autre alternative – sauf extrême – que celle de marcher avec. Ainsi, on marche avec selon des horaires, des jours et des semaines parfois entières qui nous sont imposés. Même si l'on veut penser qu'il nous reste le libre arbitre dans cet agencement du temps soudain rempli contre notre volonté, et qu'il suppose que l'on puisse

commander à son corps l'arrêt de tout mouvement, surtout celui de la respiration, même si l'on veut le penser donc, on doit reconnaître une contrariété : non, il ne suffit pas de vouloir ne plus marcher (avec le découragement) pour devenir un non être, un non marchant – et se libérer de son instinct de survie très décourageant, ainsi que de la souffrance liée à ces horaires affreux de marche où l'on fait surtout du surplace (sans avoir la chance de l'ignorer). Quant à l'asile de Steinhof, ce n'est pas non plus une offre accessible, écrit-on. Car. On s'arrêterait. On mettrait un point n'importe où pour souffler. Car la folie paraît, tandis que l'on marche ainsi (avec le découragement), être un mouvement plus sécurisant bien que l'on ignore tout de cet état ; c'est même la raison qui nous le fait imaginer. Car. Avec toute sa raison on marche – le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi, le samedi, le dimanche et ainsi de suite – avec le découragement (sur les talons). Car on n'a pas le choix. Puisque l'on ne sait pas mourir.

La pensée bien construite le suggère, mais on ne sait pas comment une pensée peut avoir si peu de prise sur le réel, toujours est-il que l'on marche (avec la pensée d'en finir) sans conséquence ni pour son corps, ni pour sa vie.

On marche à l'intérieur de son existence vidée de toute perception positive. Bien sûr, ce n'est pas du tout comme si l'on marchait avec Oehler et que l'on pouvait, comme durant sa lecture de *Marcher* de Thomas Bernhard, s'éblouir du va-et-vient d'une pensée tout en langue, en rythme de langue, en possibilités langagières. On est dans un tout autre rythme, tout en absence, tout en manque, tout en impasses de vocabulaire, de syntaxe, de style. Car le découragement vide aussi la langue puisqu'elle est liée à l'existence de celui qui se décourage du moindre mot qu'il écrit. Et c'est dommage, dit-il (le découragement), suggérant ainsi qu'il s'agit d'une erreur. Si l'on n'avait pas lié son existence à la langue, mais par exemple à la construction d'un foyer et/ou à l'élévation sociale (à l'argent) et/ou à des sorties en boîte de nuit (au sexe), la langue nous aurait été plus profitable. Elle n'aurait pas posé question. On n'aurait pas pu s'en décourager. Aurait-on pu alors se décourager de son foyer, de son argent, du sexe ? Bien entendu, et ce tout en poursuivant ses affaires. Ce qui rapproche notre entreprise et notre question de tous types de découragement.

Tant mieux.

Notre récit tend à l'universel.

Cela pourrait être encourageant à tout qui voudrait le poursuivre (de se sentir moins seul). Cela n'ira pas sans lutte (de le poursuivre). Ceux qui marchent avec le découragement savent à quel point entrer dans son foyer, dans une réunion d'affaires, dans une boîte de nuit, accablés par la médiocrité, l'absurdité de tout cela, rend chaque acte, aussi infime soit-il, laborieux. Mais on entre. On rêve de se mettre hors de tout mais on rangeoffe les courses, on chiffroboffe, on dansotoffe. Et l'on comprend que Steinhof n'est pas loin, bien qu'il soit fermé pour nous. Parfois une dépression ne se déclenche pas, comme si votre corps était trop vigoureux alors qu'il aurait toutes les raisons de craquer, de laisser ses poumons tomber dans l'irrespirable. Il résiste aux assauts de votre esprit, atteint pourtant d'une souffrance telle qu'il ose rêver de Steinhof. Et c'est l'impudeur. C'est quelque chose de honteux d'envier le sort des fous. Comme si Karrer durant votre lecture de *Marcher* de Thomas Bernhard, Karrer qui est devenu fou, n'était pas obligé de marcher là où il est... en enfer. Y compris s'il ne marche pas autrement que par les voies respiratoires. S'il est allongé en permanence sur un lit, dans la marche de ses organes accrochés à l'enfer de vivre. Votre esprit si contaminé par

l'enfer du découragement ne parvient plus à imaginer de lieu paisible, il les confond tous, en choisit un qui soit radicalement différent de celui qu'il connaît avec l'espoir de s'y abriter (de lui-même). Mais il ne peut pas y aller, ou alors il faudrait qu'au moment d'entrer dans le foyer, la réunion d'affaires, la boîte de nuit, cet esprit vous fasse hurler à propos de votre pantalon ou de celui d'un autre qui serait, vous ferait-il hurler, "de la marchandise de rebut tchèque" et que personne n'ait lu *Marcher* de Thomas Bernhard, que personne ne puisse faire le rapprochement et deviner que vous vous faites passer pour Karrer, alors peut-être seriez-vous dirigé vers un asile. Mais ce n'est pas certain qu'aujourd'hui on vous écoute et que cela suffise ; même si c'est plutôt certain que dans votre foyer, réunion d'affaires ou boîte de nuit, personne n'ait lu *Marcher* et que cela constitue un bon point pour vous. Quant à nous, à notre affaire qui est d'écrire un récit sur le découragement, écrirait-on, il ne suffirait pas non plus de se montrer tout à fait incohérent, ni d'inventer des néologismes complètement paranoïdes pour qu'un lecteur signale la chose et qu'enfin on puisse bénéficier d'un suivi psychiatrique et d'un lit à tuyaux neuroleptiques. Et si cela était envisageable

qu'un lecteur nous permette d'accéder à des soins, la bonne volonté du personnel nous boulevererait tant qu'on dirait gentiment qu'au fond on a triché dans notre récit, que l'on est bien plus proche du personnel soignant découragé par l'ampleur de sa tâche (rendre la langue à sa maladie originelle) que des patients s'ils sont véritablement fous, à condition qu'ils le soient, bref, si l'on est bel et bien dans un asile et si celui-ci n'en cache pas un autre. Voilà ce que l'on dirait. Ensuite on l'écrirait. Ce serait proche de notre sujet de départ. Il est remarquable que rien ne s'en éloigne. Le découragement a des ramifications insoupçonnables. Des lieux de plaisir en passant par le travail, la réussite, l'argent, la famille, les structures sociales et médicales, il n'est jamais loin. On ne sort pas du sujet quoi que l'on aborde quand on envisage d'écrire sur le découragement. Mais laissons cela. Ne développons pas. À cause du courage que cela exige et qui nous fait défaut en cette période. D'un certain type de courage. D'un courage tourné vers la société. Et qui nous fait défaut en cette période. (Peut-être.) Car si on se tournait vers elle, on comprendrait aussitôt que l'on est à Steinhof depuis toujours. Et cela serait affreusement décourageant de ne plus pouvoir en

rêver. Ce serait un pic pour notre découragement. On y passerait sans doute. On ne pourrait plus vouloir mourir puisque cela semble être épargné aux morts. On ne pourrait plus se lancer dans aucun récit et alors comment se tourner vers la société ? La seule façon de se tourner vers la société avec courage ou découragement, c'est d'imaginer Steinhof en lisière et d'en rêver. Cependant. On aurait tort de croire que notre découragement s'en porte mieux. Pris dans le cercle vicieux de l'accommodement, ici géographique, il marche et se transforme en écho. Un écho du monde mêlé à celui de son histoire personnelle dont on n'écrira rien ici puisqu'il faudrait l'inventer. Or, dans notre état, c'est absolument impossible d'inventer une telle chose. Puisque toutes nos possibilités de penser, nos possibilités de ressentir et nos possibilités de caractère sont vivement découragées et soumises au constant va-et-vient de l'anéantissement.

Anéantissement. On s'est parfois trompé sur le terme. On n'est pas toujours anéanti d'un coup d'un seul. Il arrive que l'on soit anéanti par bercements de pieds, dandinements ininterrompus au milieu d'une rue. Se dandiner ou marcher deviennent synonymes dans notre périple du moment que l'on n'ait pu ni choisir

le jour, ni établir d'itinéraire, que l'on s'inspire de *Marcher* de Thomas Bernhard, que l'on rêve d'aller avec Oehler quelque part, même à Steinhof visiter Karrer, mais que l'on soit seul parmi les hommes en chair et en os. bercé par une solitude anéantissante, on cherche un mouvement, dandinement ou marche, pour se sortir de là. Puisque l'on ne sait pas comment (en finir), on peut se dandiner encore un temps sur le trottoir puis rentrer chez soi. Une fois entre ses quatre murs, on peut dandiner une main vers un stylo, dandiner son esprit vers le souvenir de l'éblouissement produit par sa dernière lecture. Quoique réduit dans ses possibilités de penser et de ressentir autre chose qu'un profond découragement, il se dit cet esprit qu'il serait lui (celui qui a écrit *Marcher*), il ne se découragerait pas. Il se dit qu'écrire en étant Thomas Bernhard mais vu par un autre doit être tout sauf décourageant. C'est tout ce qu'il peut se dire, hélas, dans les circonstances actuelles. Et donc tout ce qu'il peut faire écrire, écrirait-on, à la main. Ce dont il se souviendrait, comme en dehors de sa lecture, et que l'on pourrait écrire encore, c'est que Thomas Bernhard était hanté par le suicide. Qu'il l'aurait expérimenté très tôt. Enfant, voudrait-on préciser sans savoir si cela